

Il s'agit de dépouiller de leurs biens, pour les verser dans une caisse étrangère... (Interruptions à gauche.)
M. de Douville-Maillefeu.—Française !

Mgr Freppel.—Française, oui, mais étrangère au but des propriétaires. Il s'agit donc de dépouiller les séminaires, les fabriques, les consistoires protestants et israélites, il s'agit d'une liquidation totale de leurs biens, et nullement de modifications à apporter à la loi de 1825 ; quand cette proposition sera faite, nous la discuterons.

Mgr. Freppel finit par se calmer un peu, et, après avoir réfuté les arguments de M. Jules Roche, il finit par réclamer l'avis du gouvernement.

C'est le minuscule M. Goblet, le petit Goblet, le nain du ministère qui va répondre. Il le fait d'une voix timide et hésitante. Citons quelques traits de cet *epitome* officiel :

M. Goblet.—L'honorable évêque d'Angers m'invite, avec une courtoisie que la Chambre a pu apprécier, à exprimer l'avis du gouvernement.

Je n'éprouve aucun embarras à le faire. Je n'ai à me prononcer ni sur le fond ni à plus forte raison sur le détail. J'ai une simple observation à présenter. La proposition qui nous est soumise est complexe.

Dans la première partie, on nous demande de procéder à la sécularisation de biens qui sont détenus, les uns par des congrégations pourvues d'une autorisation toujours révocable, les autres par des congrégations non autorisées.

C'est là une question qui doit être examinée du moment où elle est posée.

La seconde partie sur laquelle insiste l'évêque d'Angers, c'est la sécularisation des biens des fabriques, des séminaires, des consistoires et la séparation de l'Église et de l'État.

Le gouvernement ne saurait admettre que la Chambre puisse adopter une proposition qui tendrait à la spoliation de biens régulièrement acquis.

Mais il s'agit d'une proposition connexe à la séparation des Églises et de l'État. La Chambre est saisie de cette dernière question. Une de ses commissions en délibère. Le gouvernement a déclaré qu'il n'en redoutait pas l'examen.

Il n'a qu'un vœu à formuler, c'est que la proposition de M. Jules Roche soit renvoyée à la commission saisie des propositions relatives à la séparation de l'Église et de l'État. (App. à gauche.)

Troisième et dernière intervention de Mgr Freppel, cette fois ironique pour M. Goblet. Mais la Chambre est conquise, la Chambre est résolue et par 289 voix contre 139 elle prend en considération le projet de loi de M. Jules Roche.

Après la confiscation des biens du clergé que prépare la révolution, nous verrons sans doute la suppression du budget des cultes qui privera le clergé des minimes ressources que l'État lui accorde en échange des biens que lui a enlevés la première révolution. Comme personne n'oppose de digues sérieuses à la révolution, comme les monarchistes paraissent disposés à subir ce qui ailleurs ferait courir le peuple aux armes, elle ne vaudra pas s'arrêter d'elle-même et s'avancera jusqu'à l'anarchie ! C'est le terme fatal qui l'attend ! Les perspectives qui s'offrent aux regards de la France semblent effrayer jusqu'à l'organe de M. Gambetta lui-même. La *République Française* disait il y a quelques jours : " On a beau vouloir le nier, il règne dans le monde politique un malaise qui paraît l'indice de quelque perturbation profonde." On peut s'attendre aux plus grandes catastrophes sous le régime de la Chambre actuelle. Jamais il n'est sorti du suffrage universel une assemblée d'hommes plus dépourvus d'intelligence et d'idées de gouvernement ? Rien de plus nuls et de plus médiocres que ces représentants animés de la haine des idées qui ont fait dans le passé la force et la grandeur de la France !

Il y a eu des personnes bien intentionnées qui se sont imaginées de bonne foi que les radicaux voulaient sincèrement fonder la République en France. Quelle étrange illusion, dont elles doivent être revenues à l'heure présente ! Que peut-il y avoir de commun entre l'établissement d'un régime politique quelconque et la persécution d'une grande partie de la population ? Tout nouveau régime ne peut se fonder que sur la conciliation, le respect des idées d'autrui, le respect des institutions qui sont comme l'âme d'une nation, comme les organes de son existence !

Un des signes les plus terribles que nous voyons en France, c'est l'absence d'autorité ; le gouvernement ne tient debout que parce qu'il se résigne à être le jouet de la Chambre, l'instrument des féroces qui veulent faire table rase de tout ce qui constitue l'ordre et l'organisation sociale. Les organes de ces niveleurs ne cessent de plaindre la malheureuse Irlande, de foudroyer ses oppresseurs, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ont fait en France, dans l'ordre moral, ce qu'il a été fait en Irlande, il y a des siècles, dans l'ordre matériel.

A. D. DECELLES.

La frégate française *La Minerve*, portant le pavillon du vice-amiral Zédé, doit visiter Québec durant l'été.

LE GÉNÉRAL BARON DE CHARETTE

Dans nos illustrations de la semaine prochaine nous publierons le portrait du général de Charette, ancien lieutenant-colonel, commandant des Zouaves Pontificaux. Le général arrivera ici dans quelques jours et sera l'objet d'une grande démonstration.

LA RÉVOLUTION EN ITALIE

MANTEGAZZA.

Rien ne saurait donner l'idée de la légèreté de l'esprit humain. Une fois qu'il a brisé les rênes de la logique et de la tradition, il s'élançait fougueux à travers les champs de l'infini, les parcourt dans tous les sens, consume ses forces en des courses capricieuses et s'il ne tombe épuisé, il ne s'arrête même pas devant l'abîme de l'absurde ou les marais fangeux de l'immoralité. L'histoire trop longue des hérésies et celle des systèmes philosophiques, deux histoires qui au fond n'en font qu'une, le prouvent par les taches de sang et de boue dont leurs pages sont couvertes.

Aussi rien n'est plus difficile que de ramener à une classification quelconque les diverses élucubrations des cerveaux détraqués : la même idée y prend tant de nuances que l'œil fatigué ne peut les saisir et les distinguer. Et ce qui est vrai de tout système faux, l'est surtout de ceux qui, comme le protestantisme en religion et le positivisme en philosophie, sont, en raison même de leur radicalisme, gros de développements plus nombreux et de plus étranges conséquences. C'est ici ou jamais le cas d'appliquer le *tot capita tot sentus* que le bon vieux Lhomond nous a laissé profondément gravé dans la mémoire en compensation de la mauvaise méthode avec laquelle il prétendait nous enseigner le latin.

M. Caro qui s'est occupé du positivisme français, a cru pouvoir ramener à trois types principaux les diverses formes de ce nouveau Protée. Prenant pour base l'opinion qu'ils entretiennent sur Dieu, il fait de Taine l'apôtre du *naturalisme*, c'est-à-dire, d'une doctrine dans laquelle Dieu n'est qu'une chimère, de Vacherot le propagateur de l'*idéalisme*, d'Hégel d'après lequel Dieu n'est qu'une idée abstraite et rien de plus, et enfin de Renan, l'avocat du *scepticisme* ou doute scientifique sur toute question religieuse. Dernière catégorie dans laquelle rentreraient assez bien, si tant est qu'ils sachent eux-mêmes ce qu'ils sont, ceux qui se vantent d'être les pionniers de l'*Agnostisme* dans la province d'Ontario et qui de temps à autre donnent un coup de bêche, grâce à Dieu ! bien inoffensif et bien inexpérimenté.

Mais cette classification, outre le défaut d'être, par suite des métamorphoses continuelles des auteurs qu'elle embrasse, complètement arbitraire, a encore celui d'être tout à fait incomplète. Qui pourrait dire toutes les teintes prises par le positivisme en France, en Allemagne, en Angleterre ? Pour ne parler que de cette dernière contrée, pays classique du matérialisme, nous savons trop bien en quel labyrinthe s'engage celui qui essaie de comparer ensemble les Bain, les Spencer, les Stuart-Mill. Le même mot a dans leurs ouvrages trois ou quatre sens différents, voir même contradictoires, et souvent, en les étudiant, il nous est arrivé de nous croire revenus au temps de la tour de Babel et de la confusion des langues.

Quoi qu'il en soit, entrée la dernière dans l'arène, l'Italie révolutionnaire n'a, au nom de l'indépendance, fait que marcher scrupuleusement sur les traces de l'étranger. Kant lui a dit : l'homme ne peut rien connaître au-delà des lois et des phénomènes découverts par l'observation et la comparaison ; ses professeurs positivistes, gardiens fidèles de l'idée nationale (!), ont répété : l'homme ne peut rien connaître au-delà des lois et des phénomènes découverts par l'observation et la comparaison.

Auguste Comte, après avoir réduit le positivisme en système, en a fait comme l'âme de toutes les sciences ; les positivistes, italiens à tous crins, ont rejeté hors de la philosophie tous les principes rationnels, ont chassé honteusement la métaphysique du nombre des sciences, ont décrété l'abolition des causes finales et la suppression de toute vérité religieuse. Après ces deux coryphées de la grande erreur moderne, Stuart-Mill a établi la logique positiviste, Spencer et Taine, l'anthropologie positiviste, Taine, Littré, Darwin, Spencer et Büchner, l'ontologie et la cosmologie positivistes, tous, chacun selon ses forces, ont créé une théodicée, une morale et une politique positivistes ; et, toujours au nom de l'indépendance italienne, les singes de ces petits-fils du singe, singes eux-mêmes des anciens matérialistes, répètent dans la langue italienne ce que ceux-là ont débité en français, en anglais ou en allemand. Amour sacré de la patrie, que tu deviens étrange dans le cœur des révolutionnaires !

Ils sont nombreux, les Italiens qui se sont jetés sur ces doctrines positivistes avec la rapacité de vautours

allant à la curée. Pour la plupart, c'était un moyen de couvrir sous le voile de principes prétendus, une conduite plus que légère ; pour d'autres, c'était amour de la nouveauté, manque de réflexion et de connaissances philosophiques. Nous essaierons d'en faire connaître quelques-uns, et, Mantegazza s'étant acquis sous ce rapport la plus grande popularité, en vertu du vieux proverbe : " A tout seigneur, tout honneur," commençons par Mantegazza.

Si nous devons en croire De Gubernatis, Mantegazza serait un grand homme : " Soit qu'il parle, qu'il agisse ou qu'il écrive, nous dit ce flatteur de tous les révolutionnaires, Mantegazza fascine par la vivacité de son imagination et par les généreux sentiments de son cœur ; enclin à l'enthousiasme, il peut parfois se laisser aller au-delà des bornes de la modération, mais il est absolument incapable d'une haine prolongée ; sa parole presque toujours brillante et colorée coule quelquefois plus rapide et plus ardente qu'il ne voudrait, mais elle est toujours sienne et le révèle tout entier. Il aime le beau sous toutes ses formes ; il l'aime avec passion, avec emportement, avec fougue."

Mais, jugeons sans passion ; et pour cela, ouvrons ses livres. L'un d'eux, plus fameux que les autres, porte comme titre : *Physiologie du plaisir*. Physiologie du plaisir ! Depuis que Lamétrie écrivit *l'homme-machine* et *l'homme-plante*, depuis surtout qu'on a voulu réduire tous les phénomènes de la vie à un simple procédé chimique, on ne voit plus sur les catalogues de librairie que des physiologies annoncées : physiologie du goût, physiologie du son, physiologie de la pensée, etc. Certes, je suis loin personnellement de nier les heureux effets que peut exercer la connaissance d'une physiologie bien fondée et prudente. Mais qui dit physiologie dit scalpel ou du moins observation sensible, et je ne sache pas qu'on soit parvenu jusqu'à ce jour à disséquer un plaisir ou une pensée, ni même à l'étudier au microscope.

Le titre est donc pour le moins étrange ; le contenu est pire, il est essentiellement mauvais. Lisez plutôt : " Le but obligé de toutes les civilisations passées, présentes et futures, c'est de *jouir* et de *faire jouir*," et si ces paroles ne sont point assez claires, en voici d'autres qui malheureusement ne laissent aucun doute sur le sensualisme de Mantegazza : " L'idéal de la perfection humaine, c'est d'éloigner toute peine de la sensation agréable, et de procurer à tous les hommes la plus grande somme de plaisir possible. Tout le reste n'est qu'un vain songe."

En lisant cette profession de foi, les vieux romains plus délicats de cœur que de langage eussent immédiatement haussé les épaules et dit : *Unus Epicuri è grege porcus*. Faisons de même, mais ne croyons pas par là offenser Mantegazza : il se flatte d'être un... disciple d'Epicure, comme Brillat-Savarin se flattait d'être gourmand, il s'en fait un titre de gloire : " Epicuriens, oui, nous le sommes, mais sans égoïsme ; notre joie mère et fille de la joie d'autrui, voilà notre morale ; voilà, si je ne me trompe, la religion de l'avenir."

Ces mots, par lesquels il finit son livre, nous indiquent assez quel en est le contenu. Mais ce que le lecteur canadien, peu habitué au sans-gêne des Italiens, n'oserait même supposer, c'est la désinvolture avec laquelle Mantegazza traite de sujets que les poètes les plus licencieux du paganisme eux-mêmes ne touchèrent qu'en passant. Et qu'on ne cherche pas à l'excuser en disant qu'il fait de la science : il y a de ces points que le vrai savant voile avec une juste pudeur et sur lesquels surtout, il ne jette pas, comme lui, ces couleurs de style qui sont propres à enflammer les passions et à rendre le vice aimable. Certes Bentham et Bain sont loin d'être scrupuleux, et cependant dans leur dissection du cœur humain, il se respectent assez eux-mêmes et ils respectent assez leurs lecteurs pour ne pas même effleurer ce que le positiviste italien dit ouvertement. Mais, disons-le, lui n'est qu'un romancier, formé à l'école grossière d'Epicure et d'Holbach, et de plus, mêlant le blasphème à l'immoralité, il a écrit en tête de son livre un *Décatalogue* (sic) dont le dernier précepte explique bien des choses : " Aie toujours un livre nouveau dans ta bibliothèque, dans ton cellier une bouteille pleine et une fleur vierge dans ton jardin."

Dans un second livre intitulé *Physiologie de la Douleur*, Mantegazza se montre conséquent avec lui-même et nous dit " se repentir d'une douleur personnelle comme d'un crime." Que devient-elle, avec une semblable doctrine, cette grandeur de l'homme que nous admirons dans Job, qu'Horace lui-même sut chanter dans son ode : *Fortem et tenacem propositivum* ? Elle s'est évanouie : avant elle, il est vrai, s'était évanouie chez l'auteur la croyance à Dieu et à la Providence, sans laquelle la souffrance est de fait " une faute ou une sottise." Arrêtons-nous ; le cœur formé à l'école de la Croix souffre trop de voir taxer de *sottise* cette larme qui perle au fond de tout rire, cette note mélancolique qui résonne sous le chant le plus gai, et avant tout, cette patiente résignation qui a toujours fait l'étonnement du monde.

Mantegazza ne fut pas un sensualiste dans sa jeunesse. Il écrivit autrefois un livre : *Le bien et le mal*, dans lequel on aurait peine à reconnaître l'auteur des Physiologies. Ses idées magnifiques, ses sentiments